

## COMMISSION BIBLIOTHEQUE DE MILLE BABORDS



### RENCONTRE DEBAT : VIES ET MORT DE LA LUTTE DE CLASSES ?

#### Quelle place pour la lutte de classe dans la théorie de la critique de la loi de la valeur ?

#### Pourquoi un débat sur « Vies et Mort du capitalisme » de R. KURZ ?

La commission bibliothèque de Mille Bâbords s'est intéressé à l'ouvrage de R. Kurz « Vies et Mort du capitalisme » édité en 2012 aux Editions Lignes. Cet ouvrage est une compilation d'article et d'interview qui reprend les idées principales de cet auteur décédé il y a peu et qui est un des représentants les plus connus du courant de pensée allemand de la Wertkritik ou critique de la valeur. Ce courant propose une relecture de l'œuvre marxiste en concentrant son analyse autour du processus de valorisation dans le système capitaliste. Cette approche met en relief, une contradiction interne et inhérente au capitalisme qui tend à sa destruction de manière systémique. Il s'agit d'une approche structuraliste que nous avons rapprochée de celle d'Althusser. Ainsi, nous nous sommes posé la question de savoir qu'elle pouvait être la place d'une lutte de classe prolétarienne dans une analyse de ce type. Il nous semblait en effet, que dans un contexte où l'offensive de la classe capitaliste est forte, et où le prolétariat montre un certain nombre de difficultés à s'organiser, repenser la question de la lutte de classe et donc de la place de l'homme dans la mise à mort du capitalisme était un premier pas important. Présentons dans un premier temps la thèse principale de Kurz et de son courant pour mieux comprendre ensuite dans comment celui-ci s'inscrit dans un courant plus largement structuraliste. Enfin, pour introduire le débat, il s'agira de comprendre comment cette lecture de Marx exclue la lutte de classe des moyens opérants de mise à mort du capitalisme.

#### **Pour Kurz : 2 Marx mais 1 seule véritable contradiction : le processus de valorisation**

Il s'agit ici de considérer les premiers éléments pour comprendre la théorie de « la critique de la valeur », théorie qui veut s'appuyer sur Marx pour pouvoir le dépasser au vu de l'évolution du capitalisme depuis le 19<sup>ème</sup> siècle. Mais il entend aussi critiquer les théoriciens qui ont continué l'œuvre de Marx comme Rosa Luxemburg, Henryk Grossmann ou Paul Mattick, qui eux aussi se sont essayés d'utiliser la méthode marxiste afin de comprendre l'évolution du capitalisme et en particulier sa phase d'effondrement. Au début des années 80, Kurz développe sa critique de la théorie de la

valeur, il sera rejoint en Allemagne par d'autres intellectuels au milieu des années 80. Avec l'effondrement de l'URSS, son œuvre va avoir un retentissement important dans les milieux intellectuels, universitaires et dans une minorité d'éléments qui commencent à s'intéresser aux questions politiques et notamment au marxisme. Anselm Jappe, proche du situationnisme, Postone et JM Vincent se déclarent proche des thèses de Kurz. Pour Kurz, l'effondrement de l'URSS, dont il avait critiqué ses fondements « socialistes », constitue à ses yeux la victoire du capitalisme sur le marxisme dont l'URSS était l'héritière d'une tradition de luttes de classes aujourd'hui dépassée. Il continuera son œuvre de critique du capitalisme à travers sa théorie jusqu'à la crise de 2008 qu'il considèrera comme un évènement important qui ouvre une période où le capitalisme entraîne l'humanité dans la barbarie.

Kurz considère qu'il existe chez Marx 2 facettes, l'une exotérique, l'autre ésotérique. Qu'est que cela recouvre ?

Le Marx exotérique c'est celui du Manifeste Communiste de 1848, le théoricien de la lutte de classes. Avec la chute de l'URSS, ce texte n'est plus d'actualité mais ne liquide pas la théorie de Karl Marx, la critique du capitalisme. C'est là qu'entre en jeu le Marx ésotérique.

Pourquoi le Marx de la lutte de classe n'est plus d'actualité ? Pour Kurz, la lutte de classe de 1848 à 1989 avait un but, pour lutter contre l'exploitation et donc contre l'extorsion par les capitalistes d'une plus-value sur le dos de la classe ouvrière, son but donc était de remplacer la propriété privée des moyens de production par la propriété étatique. L'URSS est la manifestation des buts de la lutte de classe. Le concept de capital ne désigne plus un rapport social mais une accumulation de richesses matérielles qui sont âprement disputées par le prolétariat comme représentant du travail face aux capitalistes parasites. Pour Kurz, cette idéologie se maintient à travers les partis de gauche et d'extrême gauche, intégrés qu'ils sont dans la machine capitaliste. Car la pratique de la lutte de classe a permis un développement de la société capitaliste, elle a été intégrée dans le processus de développement du capitalisme. En fait l'effondrement de l'URSS signifie aussi le premier pan de l'effondrement du monde capitaliste. Et ces partis qui continuent à prôner la lutte de classe sont dans une impasse.

Ceci dit, Kurz s'il rejette la théorie de la lutte de classe mis en avant par Marx, il ne rejette pas ce qu'il appelle le Marx n°2, celui de la critique radicale du travail abstrait, le totalitarisme de la loi de la valeur qui découle d'une société dominée par la marchandise qui règle les rapports entre les hommes, qui agit derrière leur dos et qui détermine les divergences sociales. Il ne s'agit plus d'extraire de la plus-value mais de transformer l'énergie humaine abstraite en argent. Cette forme d'autonomie de la valeur, du processus de valorisation, est une structure sans sujet, puisque tout le

monde y est soumis, et donc l'être humain n'a plus aucun pouvoir sur elle, elle agit sur lui, elle se fétichise. Le monde capitaliste est devenu une grande machine. Pour Kurz, il faut dépasser toutes les catégories issues du système capitaliste, travail, marchandise, argent, marché, Etat pour arriver à une « administration des choses », dépasser le caractère aveugle de la production marchande capitaliste et « tirer consciemment parti des forces productives selon les critères de la « raison sensible ». Ceci dit Kurz ne nous dit pas quel chemin suivre pour arriver à cette administration consciente des choses, et comment dépasser les catégories imposées par le capitalisme. On peut se demander quel en sera l'acteur, à moins que cela doit être un processus d'individus, d'une somme d'individus, mais alors comment cette somme d'individus peut-elle enclencher un tel processus ? et qu'est ce qui handicape un tel processus ?

Le Marx du Manifeste ne pouvait pas prévoir un tel développement du capitalisme, par contre le Marx critique de la loi de la valeur s'impose. Pour Kurz, les germes du Marx n°2 se trouvaient dans le Marx n°1 et le Marx n°2 contient encore le poids du Marx n°1. Le marxisme n'est pas une unité mais une contradiction, le Marx n°1 glorifiant le travail, le Marx n°2 le critiquant. Et Kurz dit : *Mais voilà justement pourquoi l'heure du Marx n°2 « ésotérique » a sonné : le référentiel commun du « sujet automate », qui à l'époque de la lutte des classes historique n'était absolument pas perçu comme un phénomène distinct et restait en quelque sorte « invisible », constitue désormais un problème brûlant et sa crise globale marquera profondément le nouveau siècle. Il faudrait à présent rédiger un nouveau manifeste, dont on n'a pas encore trouvé le langage.*

Voici donc la thèse principale de Kurz, la processus de valorisation totalisateur est la contradiction du système qui le mènera à sa destruction mais qui en même temps aliène tout agent de toute classe du système capitaliste et l'empêche ainsi d'être acteur de sa destruction. Il nous a donc semblé essentiel de comprendre mieux ce processus de valorisation avant d'aller plus loin dans l'analyse de la thèse de Kurz.

### **Qu'est-ce que la théorie de la loi de la valeur ?**

Pour faire simple, il faut partir du contexte d'une société basée sur l'échange de marchandises, ce qui est la caractéristique essentielle du système capitaliste. La marchandise se présente sous deux aspects, la valeur d'usage et la valeur d'échange.

La valeur d'usage d'une marchandise a cette propriété de satisfaire des besoins humains de n'importe quelle espèce, que ce soit des besoins matériels élémentaires ou des besoins culturels et autres. Elle se réalise dans l'usage ou la consommation. Elles forment la matière de la richesse. Dans le cadre du capitalisme, la valeur d'usage d'une marchandise est le soutien matériel de la valeur d'échange. La

production de la valeur d'usage est du travail utile. Le travail utile, indépendamment de toute forme de société, est une condition indispensable de l'existence de l'homme, le médiateur de la circulation matérielle entre la nature et l'homme.

Pour que la valeur d'échange puisse se réaliser, il faut que la valeur d'usage soit socialement utile. Il faut donc que la marchandise produite soit socialement utile. Il peut y avoir des produits qui ne soient pas des marchandises dans la mesure où ils ne correspondent pas à un besoin social soit parce qu'ils sont directement consommés par le producteur, c'est-à-dire qu'ils ne passent pas dans le processus de l'échange.

C'est dans l'échange entre 2 marchandises que se réalise la valeur d'échange. Dans ce processus, la valeur d'usage est niée pour que puisse se réaliser l'échange. Or ces 2 marchandises peuvent représenter des valeurs d'usage différentes, de qualité diverse. Du fait de la division du travail, chaque producteur privé arrive avec son propre produit afin de l'échanger avec un autre produit pour satisfaire ses besoins, c'est-à-dire pour acquérir une valeur d'usage incorporée dans une marchandise qu'il n'aura pas produit. Exemple du boulanger qui produit du pain et le cordonnier qui produit des chaussures. Le boulanger a besoin de chaussures et le cordonnier a besoin du pain. Le problème c'est qu'ils vont arriver sur le marché chacun avec sa production pour échanger. Le problème se pose, comment échanger ces produits et sur quelles bases ?

La première chose à déterminer c'est que ces 2 marchandises, le pain et les chaussures, sont le produit du travail, c'est du travail humain cristallisé, matérialisé. Pour que l'échange puisse se réaliser, il faut trouver un dénominateur commun qui puisse permettre l'échange, c'est le travail humain et dans le travail humain, le temps qu'il va passer à produire tel ou tel produit qui va être la base qui permettra l'échange. Ainsi, une comparaison tout à fait arbitraire, 100 baguettes de pain équivaldront à une paire de chaussures, c'est-à-dire qu'il faudra le même temps pour produire 100 baguettes de pain et une paire de chaussures. Le temps de travail mis à produire ces produits constitue le premier facteur de la valeur d'échange. Or ce temps de travail ne peut pas dépendre de la rapidité, de l'habileté du cordonnier ou du boulanger à produire leurs marchandises. Tel boulanger par rapport à un autre va produire plus de baguettes ou moins que tel autre, idem pour le cordonnier avec les chaussures. Ce qu'il faut retenir donc c'est le temps socialement nécessaire pour produire tel ou tel produit qui va être déterminant, socialement dans le sens où c'est le temps moyen, non pas la somme de chaque producteur isolé, mais comme force unique sociale dont on va calculer cette dite-moyenne. Toute activité productive est une dépense de force humaine. La valeur des marchandises représente une dépense de force humaine. Ceci dit, le développement technique peut influencer sur le temps moyen socialement nécessaire pour la production ce qui peut influencer sur la valeur d'échange

des marchandises, mais cela reste toujours la durée pour produire des marchandises qui est le facteur de base. Le travail concret qui résulte de la dépense de la force physique nécessaire à la production d'une valeur d'usage, dans l'échange se transforme en travail abstrait qui est la négation du travail concret. La valeur d'échange est de la cristallisation du travail abstrait, il s'oppose au travail concret. Ce processus du travail concret au travail abstrait se traduit par le fait que produire 100 baguettes est l'équivalent de la production d'une paire de chaussures. Ces 2 marchandises sont équivalentes mais en même temps se nient dans le processus de l'échange.

Lorsque l'on parle d'échange de valeur entre le pain et les chaussures, on parle de la forme valeur simple. Or la multiplicité des besoins et de leur production rend le problème plus complexe car ce sont des produits/marchandises de différentes qualités qui s'échangent, ce qui revient à parler de forme de la valeur relative et pose le problème de la forme d'équivalent général qui conditionne l'ensemble des échanges de l'ensemble des marchandises.

Forme simple : 100 baguettes équivalent à une paire de chaussures ;

Forme relative : 100 baguettes=une paire de chaussures=10 kg de café=2 habits...

Forme valeur générale : 100 baguettes est l'équivalent d'une paire de chaussures, de 10 Kg de café, de 2 habits, ...

Dans cette forme générale, les 100 baguettes ne sont plus considérées sous leur forme naturelle mais comme le caractère commun de toutes les valeurs. Les 100 baguettes constituent la forme équivalente des différentes valeurs, elles peuvent s'exprimer quantitativement de manière différente (1000 baguettes est l'équivalent général de 10 paires de chaussures, de 100 kg de pomme de terre, de 15 lits, de 3 ordinateurs...).

Toutes ces formes de valeur sont le germe de l'équivalent général qui va se matérialiser sous la forme argent, l'argent devenant la forme de l'équivalent général, après tout un processus historique et social. Or le processus qui a engendré les métaux précieux, en particulier l'or, comme équivalent général puis sous sa forme argent est un processus qui s'est imposé à l'homme, c'est un processus inconscient. Ce qui a conduit à considérer l'argent comme un fétiche, c'est-à-dire le produit de l'aliénation, avec comme conséquence sur les rapports sociaux capitalistes considérés comme des rapports entre les choses et non comme des rapports humains, le règne de l'abstraction, le règne du fétichisme de la marchandise. C'est un domaine qui pourra être étudié à une autre occasion. Ceci dit, comme le dit Marx : *« les marchandises trouvent, sans paraître y avoir contribué en rien, leur propre valeur représentée et fixée dans le corps d'une marchandise qui existe à côté et en dehors d'elles. Ces simples choses, argent et or, telles qu'elles sortent des entrailles de la terre, figurent aussitôt comme*

*incarnation immédiate de tout travail humain. De là, la magie de l'argent ». puis plus loin : Ce n'est pas la monnaie qui rend les marchandises commensurables : au contraire. C'est parce que les marchandises en tant que valeurs sont du travail matérialisé, et par suite commensurables entre elles, qu'elles peuvent mesurer toutes ensemble leurs valeurs dans une marchandise spéciale, et transformer cette dernière en monnaie, c'est-à-dire en faire leur mesure commune. Mais la mesure des valeurs par la monnaie est la forme que doit nécessairement revêtir leur mesure immanente, la durée de travail.*

Le caractère social de la marchandise avec ces 2 aspects valeur d'usage et valeur d'échange, facteurs propres au capitalisme est un élément essentiel de la loi de la valeur. C'est à travers ce caractère social que les principaux producteurs de marchandises dans la société capitaliste, les travailleurs, arrivent sur le marché de la vente de la force de travail, qui est une marchandise particulière, en tant que personnes privées, atomisés et se transforment en association de travailleurs dans le cadre de la production capitaliste.

Cette force de travail est une marchandise ; elle possède toutes ses caractéristiques, la valeur d'usage et sa valeur d'échange. Sa valeur d'échange se traduit sous forme de salaire, la part du produit social pour son entretien. Quant à sa valeur d'usage, c'est le capitaliste qui en est le propriétaire et en ce sens il l'utilise pour ses propres fins afin d'accroître son capital, de le valoriser. Le processus de cette valorisation passe par l'extraction de la plus-value, c'est-à-dire par l'exploitation de la force de travail. Et la réalisation de cette plus-value se fait à travers l'échange des marchandises. Dans la marchandise entre en compte la part du capital constant plus la part du capital variable plus la plus-value. C'est sous la forme du profit réalisé sur le dos de la classe ouvrière que le capitaliste accroît ses richesses, c'est le principe même de la valorisation, de l'accumulation capitaliste. La théorie de la loi de la valeur est fondamentalement la théorie de l'accumulation capitaliste. C'est donc fondamentalement la théorie de l'exploitation de la classe ouvrière qui est le fondement même du système capitaliste.

Maintenant que nous avons éclairci ce que l'on entend par processus de valorisation, rappelons qu'il est selon Kurz la clé de compréhension du capitalisme, la contradiction interne fatale à ce système économique. Ceci inscrit Kurz dans un mouvement de pensée structuraliste.

### **Kurz et Althusser: structuralisme et mort du sujet révolutionnaire.**

La distinction entre un Marx « ésotérique » et « exotérique » opéré par Kurz présente de nombreuses similitudes avec la coupure qu'effectue Althusser dans l'œuvre de Marx, entre le « jeune » et le « vieux » Marx. Il semble que cette division dans l'approche de Marx permet de consacrer et

survaloriser le Marx de la maturité, comme fondateur d'une science à part entière, d'une science des modes de production, une science totale et englobante.

La conséquence de cette coupure peut se retrouver dans l'évacuation du sujet révolutionnaire, dans une approche scientiste, et dans une autonomisation de la théorie par rapport à l'histoire et à l'homme.

Pour Althusser, le « jeune » Marx jeune ne se sépare pas d'une approche idéaliste, idéologique, le plaçant dans la continuité des Lumières et de l'humanisme. D'après lui, le passage à la science s'effectue en 1845 et se manifeste par l'abandon d'une approche philosophique hégélienne, de la dialectique de l'aliénation au profit de la constitution d'une théorie scientifique de l'histoire : le matérialisme historique. Althusser considère que Marx est loin de reprendre la dialectique hégélienne d'un point de vue matérialiste et s'en sépare pour créer une science, une théorie pure, décontextualisée. Marx aurait, ainsi, abandonné l'analyse pratique, pour fonder une théorie des modes de production, une théorie des pratiques théoriques.

Dans cette science, les catégories telles que le sujet, l'essence, l'aliénation n'existent pas puisque renvoyant à une approche philosophique dépassée relevant de l'humanisme (et d'une problématique Kantienne). Elles sont remplacées par de nouveaux concepts : les formations sociales, les forces productives, les rapports de production. La substance concrète, la nature matérielle sont exclues, seule prévaut l'état de structure, le rapport des structures entre elles. Le mode de production est considéré comme un système de formes relativement autonomes, dont il s'agit d'analyser les rapports, les combinaisons. L'homme est relégué à une place de support des relations dans la structure, les formes d'individualités sont des effets déterminées de la structure.

Marx développe donc un antihumanisme théorique, il se décentre du sujet qui est rendu insignifiant dans le jeu combinatoire des structures, les hommes sont totalement inféodés par rapport à leur place qui leur est assignée.

Cette lecture de Marx s'inscrit dans l'approche structuraliste du moment (1965), où l'hyperformalisme théorique, et l'analyse des textes théoriques dans leur seule cohérence interne sont perçus comme une preuve de scientificité.

Althusser, ce faisant, cherche à opérer un « retour à Marx », dans un contexte où les thèses stalinienne sont quelques peu malmenées. Il critique l'analyse stalinienne qui saisit l'ensemble de la société comme simple reflet de l'économie (théorie du reflet). Le stalinisme a remplacé l'essence politico-idéologique d'Hegel par la sphère économique comme essence. A cette causalité simpliste, il oppose la « causalité structurale » (très chiant et hermétique à définir : la structure est définie

comme cause absente à ses effets car débordant chacun de ses éléments...), qui donne néanmoins un rôle déterminant à l'économique, celui du rapport des rapports soit celui de causalité structurale.

On voit donc que la critique du stalinisme est particulièrement timide, puisqu'Althusser ne remet pas en cause le caractère socialiste de l'URSS et ne perçoit pas le rétablissement du mode de production capitaliste en URSS, car pour lui, les instances de mode de production sont relativement autonomes. Par là, il ignore totalement les critiques de « gauche » de l'URSS, excluant du champ d'analyse les spartakistes, les conseils de Bavière et les mouvances conseillistes(...). Althusser restera, bien que longtemps isolé, membre du PCF.

On peut remarquer que les premiers althussériens vont constituer, au sein de l'Ecole Normale Supérieure et de l'Union des Etudiants Marxistes Léninistes, le socle d'un mouvement prochinois et de la mouvance maoïste.

Althusser, en instituant Marx comme parangon de la scientificité, accentue le clivage avant-garde (forcément « scientifique », intellectuelle)/masse, entre élite savante/piétaille, entre technocratie et exécutants. Il est significatif que le mouvement mao, impulsé par des élèves d'une institution universitaire élitiste (l'ENS), va s'organiser de manière ultra hiérarchisée avec des états-majors et des comités de base, organisation calquée sur l'administration française.

Althusser s'inscrit pleinement dans le courant structuraliste en vogue à l'époque. De manière sommaire, on peut dire que ce courant, provenant de l'ethnologie et de la linguistique, participe à une critique du rôle et de la prédominance de l'homme occidental en dénonçant l'idée d'un progrès continu de l'histoire et de la supériorité supposée de la pensée occidentale (européanocentrisme). Ce courant s'inscrit dans un désenchantement par rapport à l'impossibilité de transformation sociale et à l'échec du projet communiste incarné par le PC. Il constate une détermination du sujet par rapports aux structures, qui assujettissent l'individu de manière inconsciente, et s'inspire du formalisme logicien pour en analyser les ressorts.

**De ce qui est exposé de manière partielle plus haut, on ne peut pas dire que Kurz se place dans une filiation totale par rapport à Althusser. Néanmoins, certaines thématiques et analyses se recoupent: un hermétisme savant ; la survalorisation du Marx du Capital par rapport au reste de son œuvre et notamment la théorie de lutte des classes; la conception d'une théorie totale expliquant tout, donnant au fait économique une place centrale, supérieure ; en conséquence l'évacuation du sujet, l'invalidation du rôle de l'homme dans le cours de l'histoire ; le fait de considérer le stalinisme (et chez Kurz le trotskisme et la sociale démocratie) comme étant de nature socialiste et l'ignorance du mouvement conseilliste...**

Parmi ces points communs, l'évacuation du sujet semble poser une question décisive dans une optique de lutte sociale révolutionnaire : **ces deux auteurs semblent postuler une mort du sujet révolutionnaire, c'est à dire l'invalidation de l'essence révolutionnaire du prolétariat.**

Pour Marx, le prolétariat, classe sociale des personnes exploitées, à la condition de développer une conscience de son existence et de son rôle historique, et donc de devenir un être révolutionnaire, est la seule à même de renverser le capitalisme, et de fonder une société sans classes. Cette essence révolutionnaire est la spécificité du prolétariat :

Pour abolir l'exploitation, il faut que la société au sein de laquelle l'acte révolutionnaire se réalise puisse offrir une telle condition. C'est le cas de la société du capitaliste qui a permis un formidable développement des forces productives. Apparaît alors une contradiction entre les rapports de production capitalistes trop étroits au vu du développement des forces productives ; les crises de surproduction sont la manifestation de cette contradiction. Les sociétés antérieures ne connaissaient pas ce genre de phénomènes, c'est la pénurie qui régnait. Au cœur de cette contradiction se trouve le prolétariat.

L'autre condition, c'est que la classe exploitée n'ait plus un rapport personnel avec ses exploiters mais un rapport social. Le prolétariat a un rapport social avec les capitalistes, il est libre, il n'appartient pas à un maître ou à un seigneur. Il est libre mais il ne possède rien, et pour subvenir à ses besoins, il va vendre sa force de travail aux capitalistes. Il entre dans un rapport marchand avec le capitaliste, sa force de travail sera considérée comme une marchandise. Mais pour qu'elle soit pleinement considérée comme marchandise, elle doit permettre aux capitalistes de tirer du profit afin que se réalise une accumulation de richesses, une accumulation du capital. Ce qui n'était pas le cas dans les sociétés antérieures où les fruits de l'exploitation étaient directement consommés par les exploiters. Dans le capitalisme, ce n'est pas la production de valeur d'usage pour une consommation immédiate qui est le but, mais c'est la valeur d'échange qui permet aux capitalistes d'engranger des profits de plus en plus importants. L'échange marchand domine, c'est la domination de la marchandise, la valeur d'usage est un appui à la valeur d'échange. La force de travail est donc une marchandise, mais une marchandise particulière puisqu'elle ne peut pas être séparée de son possesseur, le travailleur. Le but du capitaliste c'est que de cette force de travail qu'il a achetée avec un salaire lui permette de tirer un profit, une plus-value. Sinon elle ne sert à rien. Le prolétariat fait vivre le capitalisme, c'est un élément du capital mais en même temps le travailleur du fait qu'il est exploité est extérieur au capital.

Le dernier aspect c'est que dans la situation du prolétariat, il lui est impossible de s'approprier individuellement les moyens de production du fait qu'il travaille et produit de manière associée. Le prolétariat ne peut s'approprier les moyens de production que de manière collective.

Enfin l'importance de la prise de conscience révolutionnaire du prolétariat est un élément essentiel du processus de transformation sociale. Etant donné qu'il n'a aucune propriété à défendre au sein de la société, c'est le développement de sa conscience et de son unité, c'est-à-dire de son organisation, qui est la base qui lui permette de réaliser la révolution. C'est une question centrale contrairement à la classe bourgeoise, classe révolutionnaire précédente qui avait des moyens économiques et qui, dans leur évolution, entrent en contradiction avec les rapports sociaux féodaux. Pour la bourgeoisie, son développement économique précède sa révolution politique ; pour le prolétariat, sans propriété aucune des moyens de production, la révolution politique précède les transformations économiques pour atteindre le communisme par un processus d'abolition de toutes les lois économiques capitalistes. Étant donné la domination mondiale du capital, la création d'un marché mondial, d'une division du travail mondiale et donc d'une classe ouvrière mondiale, la révolution ne peut être qu'internationale et internationaliste.

Le fait de nier au prolétariat une essence révolutionnaire semble révéler une proximité entre Kurz et une tendance du structuralisme : l'essence révolutionnaire serait une illusion, issue d'une foi aveugle dans le progrès continu de l'histoire humaine. L'échec du projet communiste proviendrait d'une impasse de la théorie de la lutte des classes : la classe ouvrière ne cherche pas à renverser le capitalisme mais à s'y intégrer. L'effondrement de l'URSS et la restructuration du capitalisme aurait mis fin à toute possibilité de révolution prolétarienne.

En suivant ces conclusions, toute tentative de changement radical de la société est impossible. Comment réfuter cette affirmation ? Existe-t-il un sujet qui, consciemment et en pratique, puisse porter un projet révolutionnaire ? Pourquoi toute tentative révolutionnaire s'est soldée par un échec ? Comment impulser un changement de cet état de fait, sur quelle base, et avec qui ?

C'est à partir de ces questions que nous désirons dans ce débat poser deux questions principales et leur articulation : Si le système capitaliste comporte en lui-même ses propres limites objectives, qui selon Kurz réside dans le processus de valorisation, quelle place devons-nous considérer pour la lutte prolétarienne au sein de ce système ?

### **Limites objectives du capitalisme et place du sujet révolutionnaire**

Selon Kurz, la crise de 2008 est un tournant historique pour le capitalisme. Pourquoi ? Dans cette crise, la contradiction entre l'économie réelle qui est la création de plus-value (l'industrie ou les secteurs de production de biens matériels) ne peut plus jouer son rôle de création et de réalisation

de plus-value dans la mesure où il est arrivé à une limite historique. Cette limitation de l'économie réelle commence dès la fin des années 70. La dynamique qui s'enclenche à ce moment-là est que face à la concurrence entre capitalistes, où il faut produire plus et à bas coût pour gagner les marchés, cet accroissement de la concurrence va entraîner 2 dynamiques :

- un endettement de plus en plus important de cette économie réelle qui se base sur la recherche d'un crédit pour une réalisation ultérieure de la plus-value, ce qui entraîne la création d'une masse monétaire de plus en plus colossale et du fait du ralentissement de l'activité économique, une dévalorisation de cette masse monétaire qui ne correspond plus à la masse de plus-value produite mais qui a de la peine à se réaliser. On assiste à une autonomie de la finance vis-à-vis de l'économie réelle, une financiarisation de l'économie déconnectée de la réalité de l'économie réelle. Comme le dit Kurz, cela entraîne un manque d'accumulation réelle du capital, c'est le capital fictif qui devient prépondérant au détriment du capital réel. La financiarisation devient lui-même un lieu de spéculation, où l'on va chercher une sur-valeur à partir de l'argent parce que le capital n'a plus les moyens et de produire et de réaliser la plus-value ;

- les années 70 postfordistes ont été caractérisées par le développement du capital constant au détriment du capital variable, conséquence d'un recours massif au crédit pour faire face à l'accentuation de la concurrence. Ce qui veut dire que le travail mort pèse sur le travail vivant, et le travail abstrait devient prépondérant au travail concret, utile. Ce processus qui se développe avec le développement de la financiarisation de l'économie va trouver dans la révolution informatique son développement le plus évident. Le travail perd ici tout son sens capitaliste, n'étant plus création de valeur et de plus-value, il sera complètement dominé par le capital fictif, il sera donc lui-même dépourvu de toute substance.

Nous avons chez Kurz, un double mouvement où le Capital, n'ayant plus ce caractère de développement de richesses réelles, devient une entité fictive, aliénante, fétiche, tout comme le travail qui lui est subordonné. Le travail, arrivé à un niveau d'abstraction élevé, montre son caractère aliénant et fétichiste.

Cette crise financière de 2008 va mettre en évidence le Capital comme un système déconnecté de la réalité, mais qui par sa propre logique va vers la banqueroute et donc vers son effondrement brutal, entraînant l'humanité dans le chaos et la barbarie. Et avec lui il entraîne le prolétariat soumis et ayant intériorisé l'aliénation du système capitaliste.

En fait pour Kurz, la loi de la valeur qui a évolué historiquement est aujourd'hui arrivée à son terme, à sa limite historique. Il soumet les êtres humains à son pouvoir despotique aliénant et fétichiste. Les

capitalistes comme les ouvriers sont complètement soumis à ses lois, et ils n'ont aucun moyen d'y faire face. Le système capitaliste agit dans le dos des êtres humains, ils n'en sont que les marionnettes. Pour Kurz, reprenant le Marx exotérique, le capitalisme est un système qui est inexorablement poussé à son autodestruction du fait de son incapacité à résoudre les contradictions qui l'assaillent.

Voilà grosso modo ce que j'ai pu comprendre de la logique de Kurz, tout cela au milieu d'un verbiage difficile à maîtriser.

Ceci dit, au-delà Kurz, et en filigrane ce qui est posé :

- Quelles sont les limites objectives du système capitaliste ? C'est une question de fond posé par Kurz, Marx et ceux qui s'inspirent de sa méthode se sont aussi attelés à cette question. Pourquoi ? Parce qu'en fait elles posent les conditions objectives pour la révolution. Pour qu'il y ait nécessité d'un acte révolutionnaire, il faut que le système démontre qu'il n'est plus apte à développer les forces productives nécessaires pour l'humanité. Kurz pense que ce système est arrivé à ses limites, ceci dit ses arguments ne sont pas clairs et de plus la réalité contredit les perspectives de Kurz, nous n'avons pas assisté à un effondrement brutal de l'économie capitaliste après 2008. Il y a donc de gros problèmes dans l'analyse. Ceci dit, les limites atteintes par le capitalisme est une question réelle : nous n'assistons pas à une chute brutale mais ce que je pense c'est ce que nous assistons à une lente agonie du Capitalisme et qui se traduit par l'accroissement de la barbarie et une crise de production chronique ; ceci dit le Capitalisme tente malgré tout de survivre par tous les moyens, lesquels ? Voilà une question que je pose, et qui a été aussi posé par les marxistes dans l'histoire intéressante à reprendre. Ceci dit, je pense que la théorie de Kurz sur ce plan doit être aussi critiquée.

- La 2° question posée par Kurz, c'est le sujet révolutionnaire. Pour Marx, le poids de l'aliénation pèse sur les 2 principales classes de la société, mais elles ne le subissent pas de la même manière ; pour la bourgeoisie c'est lié à sa situation de classe exploiteuse, donc elle se retrouve dans cette aliénation, elle l'assume ; le prolétariat lui le subit et se sent complètement étranger à cette société même s'il en est pénétré, mais il a la capacité d'en faire la critique et cette théorie de l'aliénation est une théorie révolutionnaire du prolétariat. Sans cette théorie, pas de révolution prolétarienne. Or c'est ce que rejette Kurz puisqu'il ne voit que l'aspect « intériorisation du capital » dans la tête des ouvriers. Kurz nie que la classe ouvrière est un corps étranger dans le capital, il nie donc la qualité historiquement révolutionnaire du prolétariat, quelles que soient les périodes, le rapport de force favorable ou défavorable pour la classe ouvrière. Cette négation d'un sujet historique révolutionnaire part sur des bases non marxistes, et finalement bourgeoise, le citoyennisme puisque le prolétariat est intégré depuis sa naissance. En ce sens, ce serait bien de

revenir sur les luttes ouvrières historiques, ce qu'elles nous apprennent pour comprendre ce qui se passe aujourd'hui et se projeter dans le futur.

Nous voulons poser ces questions car dans un contexte où en Europe les luttes prolétariennes peinent à se construire, il nous semblait important de réaffirmer la place indispensable des masses dans le processus de destruction du système capitaliste. En effet, si le capitalisme comporte ses propres dynamiques structurelles, elles ne présagent en rien de ce qui suivra le basculement dans l'ère post-capitaliste. Plus encore le capitalisme n'est-il pas prompt à se nourrir de ses propres contradictions ? Quelle place pour la lutte de classe dans la mort du capitalisme ?

Voici donc une introduction au débat :

### **Les masses, la classe c'est devenu suspect...**

Pour Kurz, aucune classe sociale ne peut se prévaloir d'un rôle historique ou d'une vocation révolutionnaire. Toute reconnaissance d'une classe pour soi et en soi reviendrait à valider les catégories sociales du capitalisme et donc à le renforcer...

Kurz estime les luttes ouvrières fatalement et intrinsèquement réformistes puisque se déroulant dans le champ du travail. Il constate une désubstantialisation du capital rendue prépondérante ces dernières décennies. Étant purement fictif le capital ne pourrait donc être attaqué par les catégories sociales le composant. Particulièrement, le prolétariat, puisqu'aliéné et réifié ne chercherait qu'à améliorer ses conditions de vie **dans** le capitalisme.

Kurz nous laisse donc sur le constat de l'effondrement en cours du capitalisme, qui lui a pourtant survécu, et sur l'absence totale de perspective pour éviter le chaos. Il en profite quand même pour évacuer toute possibilité de changement radical émanant des personnes exploitées elles-mêmes, considérées comme des simples rouages intégrés au système. Pour Kurz le salut ne peut venir que d'un mouvement social organisé autour de la critique de la valorisation. Mais qui participera à cette lutte ? S'il compte sur des personnes affranchies des catégories intériorisées du capitalisme, n'émettant pas une critique de l'exploitation dans le procès du travail, mais seulement une critique de la valorisation et maîtrisant un verbiage économiste hyper technique...il n'est pas trop étonnant que la révolution n'ait pas lieu.

Kurz pense qu'il n'y a plus de base sociale à la lutte des classes car le capital ne peut plus organiser des « armées productrices de travail abstrait », du fait des conditions de la 3<sup>ème</sup> révolution industrielle. Mais il pense néanmoins que la conception marxiste de la lutte des classes se réduisait à une lutte de reconnaissance. Donc, la lutte des classes est-elle un concept inopérant parce que sans

base sociale depuis les années 80 (quid de l'évolution du nombre de prolétaire au niveau mondial ?), ou parce qu'originellement insignifiante puisque n'abolissant jamais les catégorisations capitalistes ?

Pour illustrer sa démonstration d'un concept de lutte de classe qui serait inopérant, Kurz se base sur le fait que le stalinisme et le réformisme n'ont jamais aboli le capitalisme. C'est évident. Mais pourquoi réduit-il les mouvements révolutionnaires à ces seuls exemples ?

Les mouvements ouvriers, parce qu'ouvriers, ne s'affranchiront jamais des catégorisations capitalistes. Qu'aucun mouvement n'est aboli le capital, tout le monde est d'accord, mais rien ne prouve que cet échec soit dû à l'absence de critique de la valeur!

Kurz participe à mes yeux à la diffusion d'une théorie scientiste qui tourne sur elle-même. Déboussolé par le décès de l'illusion du stalinisme, il semble, comme de nombreux intellectuels, chercher à tout prix une nouvelle théorie totalisante et complètement désincarnée, sans sujet de chairs et de sang, le plus loin possible, en apparence, de l'idéologie.

Il paraît pertinent que la génération d'après-guerre est tentée de se libérer des aberrations totalisantes de Staline, du dogmatisme stérile et d'un positivisme naïf. Mais on dirait qu'ils ont jeté le « bébé » révolutionnaire avec l'eau du bain dogmatique. On sent la répulsion de Kurz pour l'idéologie, notamment la dialectique hégélienne. Mais cette répulsion l'enferme dans un système de pensée qui calque la désubstantialisation du capitalisme, en abandonnant toute référence au sujet, à l'incarnation, à la prise sur le cours de l'histoire. Dans cette optique, on dirait le temps historique refroidi, figé, et que seules sont opérantes les logiques autonomes du capitalisme.

Ce profond pessimisme quant à la place de l'humain dans le cours de l'histoire me semble confiner au nihilisme. On pourrait reprocher à Kurz de ne réfléchir qu'en terme capitaliste (critique qu'il adresse au concept de lutte des classes) en ne voyant dans les hommes que de simples rouages et en validant de ce fait ce qu'il cherche à dénoncer.

Nous sommes confrontés à la question de l'existence et de la mise en œuvre d'actions révolutionnaires efficaces. Cependant, nier toute capacité de réflexion et d'action pertinentes aux personnes exploitées, nier qu'elles demeurent majoritaires et incontournables dans une optique révolutionnaire me paraît réactionnaire.

Je fais partie d'une génération qui n'a connu que le capitalisme généralisé, le règne de l'individualisme et du fatalisme, j'estime que Kurz et sa génération porte une lourde responsabilité dans la confusion intellectuelle de notre époque. En préférant une occultation des mouvements révolutionnaires non staliniens et non réformistes, en enterrant l'histoire des luttes sociales et leur

dynamique révolutionnaire et en participant à une critique abstraite et scientiste du capitalisme, ils participent à l'impuissance ambiante.

Sûrement marqué par le poids de l'idéalisme et de la croyance naïve en des lendemains chantant des années 60, Kurz développe en réaction une pensée qui ne vise aucune pratique révolutionnaire.

L'idéologie paraissant suspecte, toute référence pragmatique à un idéal, toute référence concrète pour y parvenir est jugée ridicule. La technicité du discours semble donner une caution de scientificité à la critique du capitalisme, mais cette illusion scientifique se paye au prix de l'occultation de l'histoire et de la réification du sujet révolutionnaire. Si le discours du jeune Marx peut sembler empreint d'idéalisme, cela ne suffit pas à nier toute pertinence à la dynamique de la lutte des classes. Le fait de valider l'impossibilité humaine de changer le cours de l'histoire, d'abandonner une visée idéale au nom de la complexité des choses, laisse un boulevard à la pensée religieuse, à l'individualisme, au repli sur la communauté, nationale, ethnique, religieuse ou affinitaire.

Il est certes important de pouvoir analyser les mécanismes du système capitaliste, mais en quoi cette analyse permet-elle de le combattre concrètement? Chez Kurz, l'évocation d'un mouvement social reste dans un flou total. Les mouvements de contestation ne sont jamais venus de laboratoires d'économie. La réduction de la réalité sociale à une lecture, même critique, économique, laisse complètement de côté toute possibilité de contestation incarnée de l'ordre capitaliste.

Comme on le faisait remarquer en 68, « les structures, ça descend pas dans la rue ». L'abstraction à vocation scientifique, ça ne dérange pas des masses le capitalisme. Les masses, d'ailleurs, plus personnes ne les évoquent. C'est devenu suspect, comme l'idéologie...maintenant, on veut nous faire croire qu'il n'y a que des individus, qui gèrent leur vie comme une petite entreprise. Ce qui est étonnant c'est que la critique sociale semble souscrire, au moins en partie, au rêve capitaliste d'une société atomisée en million d'individus n'ayant d'autre intérêt commun que la consommation et la préservation de pseudo libertés individuelles.

Il me semble que des questions centrales demeurent : pourquoi cette société immonde subsiste sans réelle opposition ? Pourquoi les mouvements révolutionnaires n'ont jamais abouti à l'abolition de l'exploitation ? Pourquoi les mouvements actuels de critique sociale semblent osciller entre romantisme petit bourgeois, dogmatisme réducteur et confusion théorique ? Pourquoi personne ne semble parler clairement de **pratiques** révolutionnaires ? Comment rompre avec la séparation entre pensée critique et pratique révolutionnaire. En somme, comment avoir une prise sur la réalité sociale ?